Der Einsiedler,

oder

Fragmente

über

Sittenlehre, Staatsrecht und Politik.

Zweiter Theil.

Spartam nactus es, hanc exorna.

Stuttgart und Tübingen,
in der J. G. Cotta'schen Buchhandlung.
1825.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Der Einsiedler.

IV.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

XVII.

L'indemnité pour les emigrés.

Quels sont les termes favoris, les plus reçus en France? La revolution est accomplie, achevée, finie? La constitution, la charte est donnée, octroyée, obtenue, elle est en pleine vigueur? Si on se plait de tems en tems à parler de la révolution vaincue, de ses dernières plaies fermées, cela ne s'entend que de ses affreux débordements, et nullement du Thalweg même. Les eaux coulent, les barques vont et viennent, et bientôt les bancs de sable se couvriront. C'est la partie déplaisante du tableau.

Le voile est donc jetté sur cette révolution. Le Roi occupe le trône de ses ancétres. Les Bourbons à l'envi prononcent: Union et Oubli. Ils le veulent sincérement, et la terre longtems effrayée, bouleversée, irritée, applaudit de toutes parts. La pacification générale repose sur cette base. L'histoire ne connoit pas de trait d'héroisme plus sublime plus bienfaisant, que ce même: Union et oubli, après tant de souffrance et de deuil; que l'accom-

plissement sincére de cette intention généreuse, de cette parole royale et chrétienne.

Les Héros de la Vendée tendent la main et la demandent aux vainqueurs d'Austerlitz, ils se groupent et se rencontrent autour du trône, pour l'honorer et le défendre. Les emigrés de tout rang depuis longtems sont effacés de la liste, rappelés, rentrés, et beaucoup d'entre eux ont récupéré, en tout ou en partie, les biens de leurs ancétres.

Mais le bien de la grande majorité a été confisqué, vendu, dilapidé; il a passé en d'autres mains et par toutes les chances du contrat et de l'héritage; il est compris sous la dénomination équivoque de biens nationaux. La restitution seroit une calamité, elle est interdite par les lois, l'on a porté dans la charte même ce grand sacrifice au tems, au repos, à la doctrine de la propriété sacrée. — Mais c'est ne voir la Médaille que d'un coté.

La noblesse de France pouvoit oublier les véxations, les outrages, les cruautés, le meurtre et l'exil. C'est le domaine de l'histoire. Mais la spoliation reste; elle est de tous les jours et de tous les moments. Leur demander cet oubli — est audessus des forces de la nature humaine. La noblesse de France demande l'indemnité, comme la demandoient les princes et Seigneurs allemands dépossedés par

les traités de paix. Jugeons de la moralité de cette prétention !

Je me suis vu campé sur cette liste des emigrés, non sans de grands désagrémens pour ma famille. Le droit qui doit me revenir de cette honorable association, c'est le franc-parler en faveur de mes confréres in adversis. Je garantis que ce parlagē sera publicole et parlementaire.

Moi même gentilhomme, un peu philosophe, zélé sectateur de la morale, grand ami de la liberté et de slibertés, constitutionnel de pied en cap, disposé à porter des sacrifices à l'égalité en tant que de besoin ; en pareille situation, si j'avois l'honneur d'appartenir à la noblesse françoise, que prétendrai-je? — L'indemnité, sans aucun doute! —

Je me demanderois avant tout, y-a-t-il possibilité? ou ce qui signifie la même chose pour l'homme probe ; fera-t-elle trop de mal a ma patrie? Minera-t-elle son credit? Agravera-t-elle considerablement l'impot? Empéchera-t-elle les entreprises utiles? Diminuera-t-elle les moyens de défense, au point de nous empécher? Et si les adversaires, hommes d'etat, raisonnablement devroient dire non ; je serois de ce coté là aussi tranquillisé dans ma conscience, que ferme dans ma volonté!

Les sommes postulées, qu'on peut énoncer par approximation, qu'on peut fixer d'avance, modérer

d'après certaines régles et certains principes, ne vont pas à l'excès, ne donnent pas dans le vague, et trouveront leur dividende. Le partage des indemnités, voulues par la paix, que Lord Wellington a terminé moitié en justice, moitié en coupant le noeud gordien, étoit bien autrement compliqué et difficile. —

Comparée à la totalité du Budjet, la demande paroit donc peu importante aux yeux de l'homme d'etat, s'il pése à sa juste valeur le grand résultat auquel il vise et doit viser: La concorde!

Louis XVIII sans aucun doute a rendu hommage à la charte. Le fruit le plus salutaire des bonnes constitutions est très certainement la nécissité, au lieu de favoris, au lieu de camarilles ou de confesseurs, d'appeller à la tête des affaires des hommes de grands talents, agréables à la nation. Louis XVIII étoit heureux dans ses choix. Messieurs de Talleyrand, Richelieu, Decaze, Villéle, sçavoient tous leur rôle. Les nuances, vues de loin, s'effacent. Ce sera le jugement de l'histoire, quant à cette multitude de reproches, — much a do about nothing —! La distance — l'éloignement de la capitale, est une assez bonne place pour voir les objets en grand. Et cette constitution française est bien digne d'etre vue en grand. Comme elle a pris racine dès le prémier régne décennal! Comme les deux chambres

ont rivalisé avec celles d'Angleterre! Comme elles ont déjoué le faux calcul de ceux qui jasent de base historique, sans trop savoir ce qu'ils disent! Et quels résultats? Le crédit, sure boussole, alloit crescendo — avec très peu d'oscillations; et par conséquent les fonds, la confiance, l'ordre et l'accord. Je n'ai vu qu'une seule mesure liberticide, et du plus dangereux exemple; la belle adresse; la réunion des éxtrémités pour se défaire du ministère de Mr. de Richelieu- de ce Richelieu si chevaleresque, si généreux, si sage; ornement de l'Europe et de notre ére s'il en fut. — La nation toute entière doit donc une reconnoissance à la mémoire de ce Roi spirituel et sage. Elle en doit à tous les Bourbons! Elle n'en a pas d'autre à leur offrir.

Comment ces Bourbons pourront-ils s'abstenir par les sentiments les plus naturels, d'etre essentiellement propices à cette classe, qui a suivi leur sort. Qui pour la monarchie — soyons vrais, et pour l'aristocratie — a souffert tous les tourmens.

Tous les tourmens, exceptée l'episode trop poétique du génie du christianisme:

„On dit qu'un français, obligé de fuir pendant „la terreur, avoit acheté de quelques déniers qui „lui restoient, une barque sur le Rhin; il s'y étoit „logé avec sa femme et ses deux enfans. N'ayant „point d'argent, il n'y avoit point pour lui d'hos-

„pitalité. Quand on le chassoit d'un rivage, il pas-
„soit, sans se plaindre, à l'autre bord; souvent
„poursuivi sur les deux rives, il étoit obligé de
„jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchoit pour
„nourrir sa famille, mais les hommes lui disputaient
„encore les secours de la providence. La nuit, il
„alloit cueillir des herbes séches, pour faire un peu
„de feu, et sa femme demeuroit dans de mortelles
„angoisses jusqu'à son retour. Obligée de se faire
„sauvage entre quatre nations civilisées, cette fa-
„mille n'avoit pas sur le globe un seul coin de terre
„où elle osât mettre le pied: toute sa consolation
„étoit, en errant dans le voisinage de la France,
„de respirer quelquefois un air qui avoit passé sur
„son pays.“

Non, non, on les a secouru! il y avoit de l'hospitalité sans argent — sur ces mêmes bords du Rhin, et sur d'autres rives. A-t-on si-tôt oublié Schoenbornslust, Mannheim, Brunswic, Arolsen? — Ce n'est pas moi qui a pu leur être de quelque secours. Je n'avois ni foyer ni toit, mon pére vivoit! „Je ne peux pas les recevoir en foule, disoit-il, mais j'en recevrai un, qui sera traité comme le fils de la maison.“ Et nous l'avons chéri comme tel, parcequ'il le méritoit! combien d'exemples de ce genre à la veille d'une guerre peu préparée et peu populaire! Il faut convenir, — mais loin de

moi les récriminations. Je reviens à mon sujet. — Il me semble que ceux-la défendent mal leurs intérêts, qui les réprésentent comme une foule d'hommes de cour, royalistes sans mesure, solicitant la récompense de leur fidélité. La véritable résidence du gentilhomme est le château de ses péres. C'est là qu'il doit péser et combiner la fidélité due à son Roi, à sa patrie, à ses propres interêts. Malheur à lui, si le sort les divise; s'il faut opter. Point de mascarade! C'est justice, respect des proprietés, interêts de tous que j'invoquerois, et non pas la miséricorde! La seule dénomination: biens nationaux, en dit assez!

Combien cet état présent des choses — l'injustice maintenue — ne doit il pas géner les Rois, Louis ou Charles, dans leurs décisions journaliéres, dans leurs nominations, dans la composition de leurs cours, de leurs missions, — dans leurs plans d'épargne, même dans la gestion de leur liste civile, et la distribution de leurs bienfaits! — — — Combien leur position constitutionnelle n'est elle pas derangée à chaque instant, leurs intentions les plus pures empéchées, quand ils y songent que le monarque dans son honneur et sa conscience doit trouver, donner, substituer cette compensation que la monarchie refuse! Quelle disparate, et où en est la faute?

On allégue les spoliations d'autres classes assez

nombreuses, leurs pretentions, et l'impossibilité, de les satisfaire, de les découvrir toutes. C'est l'objection de l'avare: ne pouvant donner à tous, ne donnons à personne! — Le simple fait, la matière même, le bruit qu'on en fait, prouvent assez qu'il s'agit d'un interêt majeur, d'une classe de citoyens placée en prémière ligne, honorée, solidairement unie, et forte dans ces moyens. Sur ces classes, le législateur, même avant le juge, porte ses prémières vues. Il s'agit essentiellement de l'aristocratie de Françe, de ce grand tiers dans la division du pouvoir, le threefold power! Il s'agit de la solidité de l'aristocratie de France, sans laquelle le trône sera éternellement ménacé et la démocratie éternellement tourmentée. Etudiez les tems de Cromwell et de Charles II. Voyez l'Espagne. — La protection de la loi est accordée à tout genre de propriété. Cela n'empêche pas que nous ne puissions mésurer, estimer la sécurité la solidité, par dégrés — même aux yeux des moins clair-voyants.

La grande propriété primitive acquise par l'épée ou la francisque, fondée avec le berceau de la monarchie, assurée par les fideicommis, defendue avec gloire, illustrée par des services; est plus affermie dans le cours et pour le cours des siècles, que celle du banquier, du colon, du rentier; de leur propre aveu, bien plus exposée aux chances des

événemens, au jeu des passions, aux caprices de la fortune.

Cette grande propriété foncière n'avoit à craindre qu'un seul ennemi: l'injustice, la rapine, le désordre. C'est dans ce sens que la révolution n'est vaincue qu'imparfaitement. Je ne disconviens pas que des égards pour les rentiers, pour les colons en souffrance honoreront le gouvernement. Il me semble, qu'il s'en occupe sans cesse.

Après cette mention générale des interêts du royaume, cette mention rapide, que les Rois auront les mains plus libres, pour suivre les régles de l'égalité rélative, pour ne se plus croire obligés par une réconnoissance onéreuse et partiale; que les acquéreurs des biens nationaux même, ne sçauraient qu'y gagner par la consolidation parfaite; et tous les citoyens par des regrets étouffés; — j'ajouterai quelques réflections dans l'interêt des libertés de l'Europe.

L'Europe souffre de l'Aristocratie trop effacée! Evidemment le principe monarchique et le principe démocratique s'agitent, se combattent, se tourmentent, parceque l'Aristocratie ne sait, ou ne prend pas son rôle; parcequ'elle se cache ou joue au Colin-maillard. Non pas l'Aristocratie qui envahit tout, et ne voit qu'elle; mais l'Aristocratie généreuse, qui défend tous les droits, les respecte tous, ouvre

ses rangs au mérite; quelquefois à la fortune; — qui juge plus sainement toute chose, par une éducation plus soignée, par des connoissances plus variées, par l'usage du monde, et souvent par le mépris des jouissances frivoles, auxquelles tant d'autres aspirent. Enfin par une résistance courageuse et imperturbable, quand elle est commandée par l'honneur et la conscience.

Mais il est difficile de créer les Aristocraties? Si c'etoit vrai, est-ce une raison de vexer, d'étouffer celle que le sol de France a vu naitre? Voyez vos premiers orateurs de l'opposition implorer l'intervention de cette même chambre des pairs, que vous refusez d'asseoir sur des bases plus solides, sur les bases de l'antique droit de propriété et de possession immémoriale.

Les réformateurs, les legislateurs de tous les siècles, depuis les Thésée et Solon, jusqu'aux Franklin et Washington — pour resoudre leur grand problème, cherchoient de satisfaire tout le monde, de satisfaire les triples prétentions, de nourrir les principales branches du grand arbre de l'état. Jamais le repos, la satisfaction, la concorde ne seront consolidés en France, jamais la charte ne prendra racine, les racines anglaises, tant que cette classe nombreuse se trouvera lésée. Ils feront du mal à nous autres. Leurs justes griefs, leurs plaintes améres forment

un echo, qui retentit jusque dans nos forêts hercyniennes. On m'entend. Fermez donc, comme on s'exprime chez vous, ces dernières plaies. Ecoutez les, et de leurs rangs sortiront les plus vigoureux défenseurs et de la couronne et des libertés publiques. Tout le présage. Témoins même ceux que leur mérite avoit appelé au timon des affaires. — Les droits onéreux au peuple sont abolis pour toujours. Servitude, corvée, dixme, abus du droit de chasse. Le tems et l'honneur feront justice de la géne des élections, s'il y en a. Le mouvement de l'aristocratie sera plus uniforme, plus réglé, parcequ'ils auront plus de voisins qui partagent la propriété territoriale avec eux. Admonétés par l'adversité, empêchés par les lois de faire le mal, obligés de rivaliser de science de talent de vertu ils se mettront en avant dans les occurences majeures, telles que la défense de la constitution, la réligion protegée mais tolérante; la liberte, l'indépendence des nations. Ils seront nos modéles comme les anglais étoient les leurs. Nous en avons besoin.

Tandis que chez nous autres on avait l'air, — plus que l'intention — de traiter la cause des grecs comme celle de rébelles ordinaires, coupables, complices de tous les conspirateurs et radicaux, adversaires de la légitimité, incapables de vertus et de sociabilité; le clergé et la noblesse de France riva-

lisaint avec les plus zélés défenseurs. Jamais l'illustre voyageur de Paris à Jérusalem et son parti nombreux n'auroient consenti au double langage, a l'oppression de ce peuple héroique. Chez nous, les chefs de l'état sçavaient très bien leur jeu, mais les gens ineptes et serviles, ne voyant pas le dessous des cartes — prostituoient leur plume et chargeoient leur conscience.

Toutes les affaires politiques de l'Europe, toutes les grandes questions sont liées. L'existence, les maximes de la sainte alliance même le prouvent! Les défenseurs vigoureux du principe monarchique invitent à défendre les principes aristocratiques et démocratiques, avoués par les chartes. Bien entendu, ils s'étayent tous les trois.

Nous observons soigneusement les affaires d'Angleterre, de France. Il est juste que les anglais, les français prennent connoissance des nôtres, même à travers l'ennui. M. Canning en plein parlement ne s'est pas expliqué bien nettement sur nos affaires tudesques. Il paroissoit de mauvaise humeur; il paroissoit mettre de côté l'acte du congrés de Vienne et la garantie des huit puissances; puis de l'Europe entière. J'y reviendrai — de mon plein droit. Le réverend conseiller d'état M. Ancillon, dans ses essais de politique, quitte le domaine de la métaphysique, ou il est maître, pour parler aux deux nations de

l'his-

l'histoire, du droit public, de l'Allemagne et de ses institutions. — Incessamment je releverai ses erreurs! Ses apophtegmes nous chantent:

Le paradoxe est le profil de la vérité.

Le profil aussi doit être d'une ressemblance parfaite, et ses paradoxes ne ressemblent à rien du tout! Tachons toujours de bien saisir les traits de la vérité de face.

XVIII.

Die Theorie der Allianzen, das System der heutigen insbesondere, und ihre Scheidelinien.

Nächst den Congreß-Acten und nächst den Friedens-Instrumenten bilden die Allianzen die wahre und stärkste Basis des positiven Völkerrechts. Nur sind sie mehr dem Wechsel unterworfen, und selbst der Aufkündigung. Sie enthalten weniger festen Vertrag, weil die Objecte weniger bezeichnet sind. Sie wieder aufzuheben, ist weniger gefährlich oder ungerecht, als ein Friedensbruch. Sie haben darum selten eine dritte Garantie. Endlich geben Congreß-Acten oder Friedensschlüsse auch andern, dritten, gewisse Rechte und Bestimmungen, die unverbrüchlich zu halten sind. Die Allianzen haben nicht diese Eigenschaft.

Zwei der wichtigeren unserer Zeit habe ich bereits, in Absicht ihrer Entstehung, ihres Zwecks und ihrer Bestandtheile, in diesen Blättern entwickelt. Ich finde aber nöthig, auf sie sämmtlich zurückzukommen, theils weil sie erschüttert oder überflüssig werden, theils weil

ich darüber wenig klare Begriffe finde. Und doch sind diese Blätter ganz eigens und vorzüglich bestimmt, darüber Licht zu verbreiten — und besonders jene Gattung der Klarheit, wodurch die Dunkelheiten der Verträge offen anerkannt, ihre Mängel gerügt, oder jene Täuschungen dissipirt werden, wodurch man hinlänglich zu wissen oder zu verstehen glaubt, was man dennoch nicht hinreichend überlegt und erwogen hat. Jene sind die besten Allianzen, die die natürlichsten sind, die entweder gänzlich durch die Lage geboten, oder auf ganz bestimmte Zwecke gerichtet sind. So mannichfaltig und verwickelt solche Zwecke unter uns, so mannichfaltig sind oder werden auch die politischen Verbindungen. Viele sind schon aus ihren Fugen und Ufern getreten, gar nicht zu unserm Nachtheil, und vielen Augen unbemerkt, — andere gestalten sich neu oder erwachen wieder.

I.

Das Christenthum.

Das Christenthum umschlingt von selbst alle Staaten, die sich dazu bekennen. Dem hatten die Kreuzzüge, die Wehre gegen die Türken, die Templer- und Malthe-ser-Ordnungen und Pflichten ihre Entstehung zu verdanken. Das Benehmen in der Griechischen Sache, wenn auch nicht mit der alten Wärme, zeigt hinlänglich, was es bedeute. Die darin eine völlige Nichtigkeit sehen, sind nur übler Laune. Dieses manum de tabula —

diese Wünsche, Beiträge, Discussionen — diese rückhaltendere Sprache auch der Befangensten — muß man viel höher anschlagen; muß man bereits als Garantie betrachten, nicht nur ihrer Unabhängigkeit vom Türkischen Joch, sondern von Jedermann! Das Christenthum, die heilige nicht nur, die heiligste aller Verbindungen, der Vorsatz aller Christen wacht darüber.

Ma fu de' pensier nostri ultimo segno
Espugnar
E sottrarre i christiani al giogo indegno
Di servitù così spiacente e dura.

Tasso I. 23.

Obgleich Protestant, drücke ich meine lebhafte Freude darüber aus, wenn ich die päbstlichen Nuntien an der Spitze der Botschafter sehe, bald wie sie zu Aranjuez ihre Zufriedenheit und Glückwünsche über Amnestien, bald am Bord des Windsor-Castle ihren festen Willen ausdrücken, Ordnung, Milde und Grundsätze aufrecht zu erhalten. Das ist die wahre Rolle des heiligen Vaters: Versöhnung unter den Menschen, aber einsichtsvolle, gerechte Versöhnung. Der Katholicismus und seine Häupter wüßten gar nicht was sie thun, wenn sie sich als Feinde gemäßigter Freiheit gerirten! Artete diese Einmischung je wieder in Mißbrauch und lästige Suprematie aus — gebrauchte sie die Formen und Farben des Mönchthums, so sind wir wieder da, und wach, um zu widerstehen; und schwerlich würden dann die pro-

testantischen Gesandten in derselben Reihe und Gesellschaft erscheinen.

II.

Die beiden großen Religionstheile unter sich.

Union und Lige sind zu Grabe gegangen. Nur die Unterrichteten wissen mehr davon. Aber die Keime sind immerdar vorhanden. Ich rechne es und wiederhole das so gern, zum großen Vorzug, zur großen Bestimmung meiner Nation, diesen Unfrieden zu beschwichtigen — durch ihr großes Beispiel die friedliche Vereinbarung, ohne solche Trutz- und Schutzbündnisse zu zeigen; die Proben des Wetteifers in allem Lobenswerthen und Wissenschaftlichen — der Sorge für die National-Freiheit und Unabhängigkeit — der Schonung und Achtung auf völlig gleicher Stufe, der ganzen in Zwist und Hader befangenen Erde zu geben, der befangenen Erde — England, das stolze England und Irland nicht ausgenommen, sondern oben an! —

III.

Die Civilisation oder die Europäische Civilisation.

Noch vor Kurzem ist sie angerufen, oder man hat sich völkerrechtlich darauf berufen — und mit Erfolg. Der Graf von Palmela, Minister der auswärtigen

Angelegenheiten in Portugall. 10ten Mai: „Doch „kann der Unterzeichnete nicht säumen, E. E. die Ge„fühle der Dankbarkeit zu bezeigen, von denen S. M. „für den Beistand und die Festigkeit durchdrungen ist, „womit sie im Einklang mit dem ganzen diplomati„schen Corps gegen Handlungen protestirten, welche „als willkührlich und gesetzwidrig im Widerspruch mit „den Grundsätzen standen, die von allen Nationen als „die Erhaltung der öffentlichen Ordnung angesehen „werden. — — Nie wird sich das Andenken an diese „Acte verlieren, eine der außerordentlichsten, welche die „Geschichte der Diplomatik aufzuweisen hat, die aber „Zeugniß gibt von dem Bunde und der Ge„meinschaft der Gesinnungen, welche die „Völker Europa's vereinigen." Die Nordamerikanischen Vereinigten Staaten werden allein dagegen billigen Einwand haben. Sie gehören durchaus in diese Cathegorie, und bei großen Fragen der Sittlichkeit auf der Erde — wie die der Griechischen Befreiung, der Abschaffung des Negerhandels, der freien Colonisation — stehen sie ganz in erster Linie — während Portugall selbst nicht sehr correct erscheint. England neigt sich mehr zu den Transatlantischen Staaten; — sie freuen sich der gemeinschaftlichen Abstammung, des Sächsischen Ursprungs, als der Quelle von Freiheit und Recht. So jüngst Herr Webster zu Washington:

If there is no vigour in the Saxon race to withstand it, there is not to be looked for elsewhere.

Wenn dem Sächsischen Stamm die Kraft nicht beiwohnt, dem zu widerstehen, so ist es vergeblich, sich anderwärts darnach umzusehen.

We cannot obscure ourselves, if we would; a part we must take, honourable or dishonourable, in all that is done in the civilised world. „Wir können uns nicht verstecken, auch wenn wir wollten. Eine Partie müssen wir nehmen, ehrenvoll oder entehrend, bei allem, was auf der civilisirten Erde vorgeht.“ Bei manchen Fragen sind sie darum viel enger an Großbritannien angeschlossen, als irgend ein anderes Bündniß heutzutage verknüpft. Es besteht übrigens noch ein stillschweigendes, geheimes Verständniß — den Kundigen jedoch sehr sichtbar, auf eben diese Civilisation gebaut, wodurch jede bedeutende Eroberung gehemmt wird, von welcher Seite sie auch komme. — Die Wiener Congreß-Acte, alle Verträge, die darauf gebaut sind, haben das zum Motiv und Considérant, und darum gehe ich dazu über.

IV.

Die Garantie des Wiener Congresses, oder jene Allianz der acht Mächte, die die Acte unterzeichneten.

Denn eben diese Acte sagt, oder bezieht sich auf

die Worte vieler damaligen Verträge. *Afin d'établir un juste equilibre en Europe.* Es ist im Grund die Hauptbasis des Europäischen Völkerzustandes. Sie drückt es in ihrem Eingang aus: Et pour y ajouter les arrangements rendus nécessaires par l'etat dans lequel l'Europe était restée à la suite de la dernière guerre. Acht Mächte haben sie unterschrieben und garantirt. Denn die stärksten wollten nicht das Ansehen haben, ganz Europa Gesetze vorzuschreiben — Spanien, Portugall und Schweden wurden also noch beigeladen. Der 32ste Artikel des Pariser Friedens bestimmt, zu berufen — toutes les puissances qui ont été engagés de part et d'autre dans la présente guerre, wodurch für Spanien, Schweden und Portugall der Weg gebahnt wurde. Sie haben sämmtlich die in dieser Acte gegebenen Rechte garantirt, und wären sämmtlich und in erster Linie anzurufen, wenn sie verlezt würden.

V.

Die sogenannte große Allianz.

Namentlich von ihr habe ich gesprochen. Sie war höchstnothwendig und höchstnatürlich unter den Mächtigsten geschlossen. Erst um Frankreich zu bezähmen, dann in Schranken und Ordnung zu erhalten — ihm zu sagen: sey mit uns in erster Linie, aber nicht über uns — dann es beizuladen; endlich sei-

nen constitutionellen Zustand gleichsam zu garantiren; Königthum und Constitution.

Man verliert so oft diese Stipulationen aus den Augen, als ob die beiden Verheißungen auch grammatisch, noch vielmehr logisch, nicht gleiche Kraft hätten. Man vergißt sie jedoch noch mehr, eben weil der Zweck erreicht ist; weil der Congreß zu Aachen das Siegel darauf gedrückt hat, und ganz andere Europäische Combinationen seitdem eingetreten sind.

Darum sprechen so oft, selbst Staatsmänner, da wo sie die große Allianz sagen sollten — gewollt zu Chaumont, zu Wien und zweimal zu Paris — seltener davon, als von der heiligen Allianz, die doch an sich nichts stipulirt; von der heiligen Allianz, weil man zu diesen an sich vortrefflich sittlichen Grundsätzen Alle eingeladen hat, und alle, außer England, beigetreten sind. Am deutlichsten drückte sich H. Canning im Parlament am vorigen 10ten März aus: We are the last country that ought to admit that any convention of sovereigns, or union of governments can establish a law universal in its operations, and involving nations in no respect parties to the convention. „Wir sind das lezte Land, welches zugeben soll, daß irgend eine Vereinigung von Souveränen, oder eine Verbindung von Regierungen ein Gesetz abfassen könne, allgemein in seinen Wirkungen und Nationen mitbegreifend, die daran auf keine Weise Antheil nahmen." —

Wie auch sonst das brittische Cabinet von diesen großen Allianzen denke — wird uns täglich offenbar. Bei der so wichtigen Frage über Südamerika sagte Hr. Canning, commentirend seine Unterredung mit dem Prinzen von Polignac, und die Ablehnung des Congresses: At a subsequent period in a comunication made in the first instance to France and afterwards to other powers, Austria, Russia, Prussia, *Portugal the Netherlands and the united states of America, as well as to Spain, the same opinions were repeated.* Ich muß bekennen, daß nur diese Theorie der großen Mächte, in Seesachen insbesondere, die viel natürlichere erscheint. Als Niederländer halte ich mich zu der Ansicht höchlich verpflichtet!

VI.

Die heilige Allianz.

Es wird von dieser so viel gesprochen, auch aus gewohnter Tadelsucht, man unterlegt ihr so falsche Absichten, daß der Beobachter stets dahin zurückgeführt wird, um das Rechte und Wahre zu suchen. „Sie sey die Garantie der Monarchie in Europa." Allerdings! höchstvernünftig! Aber damit ist sie auch die Garantie der Aristocratie und Democratie, jede in ihren Fugen und Gränzen; sonst wäre sie ja ein Vorsatz der Frömmigkeit im Gegensatz der Gerechtigkeit; sonst wäre sie ja in directem Widerspruch mit eben diesem,

fundamentale Rechte stipulirenden Friedensinstrument von Paris, mit dem XIII. und XIV. Artikel der deutschen Bundes-Acte, unter andern so wesentlich bestimmt die schreiende Härte der Mediatisirung zu mildern! ja in directem Widerspruch mit so vielen andern Staatsverträgen, die das ausdrücklich voraussetzen. Man muß durchaus annehmen, — so wie man die Thatsache, das Anerkenntniß der Catholicität und Reformation auf den Westphälischen Frieden gestützt, anerkennt; so auch das Daseyn constitutioneller Staaten. Das ist so wahr, daß selbst Monarchien, die am absolutesten erscheinen, wie Rußland und Oestreich, es nicht einmal rein sind, sondern Oestreich in Ungarn, Rußland die, nach Zusagen in Polen, gebundenere Hände haben. Es ist jezt nicht der Augenblick und Ort, zu untersuchen bis zu welchem Grad. Freilich, offenere Erklärungen über den Sinn der heiligen Allianz werden deßwegen immer wünschenswerther, damit Lord Russell und andere gänzlich zu widerlegen seyen, wenn sie im Parlament sagen:

Such a system was peculiarly liable to abuse, because Kings like other corporations, were apt to consider their own interests in preference to the interests of mankind. And the abuse was peculiarly difficult to be corrected, because, while there was a material remedy against any undue encroachment on the balance of power, there was none against an

encroachment on the liberties of mankind, which they considered opposed to their own interest.

„Solch ein System ist ganz eigentlich dem Mißbrauch unterworfen, weil vereinte Könige, wie andere Corporationen, geneigt sind, ihr Interesse höher zu achten, als das der übrigen Menschenkinder. Und dieser Mißbrauch ist wieder ganz besonders schwer zu heben, weil man zwar materielle Hülfe gegen Gefährdung des Gleichgewichts zur Hand hat, nicht so gegen die Gefährdung der Freiheiten der Menschen, sobald sie diese ihrem Interesse zuwider halten."

Practisch ist es uns nur in Deutschland erinnerlich, daß über die Verhandlungen zu Verona Officien der Höfe zu Wien, Berlin und Petersburg an den Bundestag gelangten, um die Grundsätze von dort uns zu eigen zu machen. Von England versteht es sich von selbst. Aber es ist staatsrechtlich sehr bemerkenswerth, und zeigt eine Divergenz der Denkungsart, daß auch Frankreich sich dessen enthielt. Ich muß auch bekennen, daß es mir etwas früh nach dem lezten Kriege geschienen hätte, so gute Lehren aus Frankreich zu empfangen, ohne daß der Bund Deutscher Nation in den Fall komme, sie eben so laut dahin zurückzugeben. Aber sicher war die Berechtigung eine wie die andere.

VII.

Das Familienband der Bourbonen.

Es ist hier, glaube ich, noch etwas problema-

tisch oder auch im neuen Entwickelungs-Prozeß begriffen. Bekanntlich bestand es sehr eng, und war für Bonaparte ein Vorwand, auch in Madrid die Dynastie zu ändern, wie er vermeinte. Seitdem trat die englische Allianz dazwischen, die des Königs Befreiung und des Reiches Unabhängigkeit, aber freilich die Cortes und ihre Mißbräuche im Gefolg hatte. Wenigstens versuchte oder vermochte man nicht, sie nachdrücklich zu brittischen und niederländischen Ideen zurückzuführen. Seitdem kamen die Tage von Trocadero, die verschiedenen Ansichten über Südamerika, und die merkwürdigen Aeußerungen in beiden Parlamenten, an der Themse wie an der Seine. — Die Sprachen der Alten drücken oft am sinnreichsten aus, was die geheime Gesinnung, die wetteifernde Sehnsucht sey, und der englische Minister entsann sich Virgil's im Unterhaus:

Stabant orantes primi transmittere cursum
tendebantque manus ripae ulterioris amore!

Mir sind sie auch erinnerlich — und möge es nur uns Deutschen nicht gelten, was folgt: Ast alios longe submotos arcet arena.

Jene Entwickelung geschieht täglich vor unsern Augen. Aber indem wir Zeitungen und politische Unterredungen und Briefe und Virgilische Verse vernehmen, gehört es zur Sache, jenes Familien-Pactes zugleich zu denken. Mir kommt es höchst natürlich vor, nämlich durch Verwandtschaft, Nachbarschaft und Bedürfnisse

zur See vollständig hervorgerufen, geboten und gerechtfertigt. England wird mehr nach Mexico und Columbia hingezogen werden. Das alles involvirt nicht Feindschaft, sondern Wetteifer in Klugheit, Geselligkeit und Industrie.

VIII.

Die Allianz von Alcala de Hennarez zwischen Spanien und den Niederlanden.

So wie sie keineswegs zur Absicht hatte, der Theorie der größern Allianzen und ihren Folgerungen zu huldigen, so wiederhole ich darüber meine Freude — und meine Trauer, wenn sie einschlafen sollte. Es war das Zweckmäßigste, was mein König thun konnte. Wäre sie doch zu einem persönlichen Vertrauen zwischen den beiden Monarchen gediehen! Lernten sie doch zu Madrid den Unterschied des Prinzipats, des Königthums, unter den Philipp und den Wilhelm kennen —!

IX.

Der Deutsche Bund.

Der festeste, nothwendigste. Von der ganzen Nation willkommen geheißen, sobald er von dem tüchtigen Gehalt und in der edlen Form, so treu gemeint erscheint, wie er zu Wien von der großen Majorität gewollt war, und wie ich ihn durch alle Nebel hindurch erblicke!

XIX.

Frederiks=Oord.

Es war immer die Manier der Scheinheiligen und Frömmler, der Leute mit Capuzen und Capuzinaden — der alten Weiber will ich nicht sagen, denn ich halte große Stücke auf sie, sobald sie Weiberröcke tragen — es war ihre Manier und Liebhaberei, über Civilisation und Reformation und Revolution ohne alle Unterscheidung zu doliren, zu schmälen, und besonders ihre edelsten Wahrzeichen und Folgen, gemäßigte Verfassungen, anzuklagen, als ob daraus zusammen die Unsittlichkeit hervorgehe oder nur ärger werde. Sie trennen jene drei Dinge nicht, sondern setzen sie in genaue Verbindung unter sich. Man hat sie so oft mit Verstand und Nachdruck widerlegt, daß es kaum der Mühe werth mehr ist. Ich halte es darum für nützlicher, die Sache von der Seite zu betrachten, wo sich daran etwas Wahres und Wirkliches finden läßt. Wahr ist gleich jene enge Verkettung und Verbindung unter sich. Die Civilisation führt zu beiden; zu den

gespannteren Fragen über das Wie, und das Wenn, und Warum. Die Reformation war und ist unstreitig eine Revolution. Und eine Revolution ist gut oder schlecht, je nach ihrer Beschaffenheit, Zweck, Mitteln und Ausgang. Wer hat es je geläugnet, daß die Barbarei ihre eigenthümliche Tugenden habe? wer, der nur einigermaßen Menschen- und Sittengeschichte kennt, weiß es nicht, daß Freundschaft und Gastfreundschaft nach und nach durch die Cultur sich mindern und verschwinden? ja auch die Freiheit, wenn man nicht wahrschaut und sie wiederholt! Kaum ist es auch nothwendig, hier die berühmten Worte: — magis extra vitia quam cum virtutibus, anzuwenden und zu commentiren. Weder in den Canadischen Waldungen, noch auf Otaheite gab es Lotterien und Spieler und Schmuggler und Zölle, gab es Gauner und Bettler, und die schlimmsten Sachen will ich nicht nennen. Der größere Reichthum muß nothwendig die größere Armuth im Gefolg haben, das heißt, die größere Menge derer, die durch Dienst und Arbeit den Unterhalt gewinnen. Denn aller Reichthum bekanntlich reducirt sich auf das Gebot über Andrer Bemühungen. Kurz, Civilisation, hoher Grad von Industrie, ist ein beständiger Gährungs-Prozeß, und je größer diese Gährung, je dicker und trüber der Satz oder das Residuum. Am lästigsten, am wenigsten wünschenswerth ist der Zwischen-Zustand; und zwischen Wildheit und

Civi-

Civilisation steht die Barbarei in der Mitte. Aber so wie die Civilisation in ihren Fortschritten der Sittlichkeit nothwendig eigne Wunden schlagt, durch all das, was unvollständig bleibt, durch Bevölkerung, durch Luxus, durch Genuß, durch geweckte Begierden, durch die künstlichen Manufakturen statt dem einfachen Ackerbau und Trift; so findet sie hernach auf ihrer Höhe auch wieder die rechte und mögliche Remedur, im Großen veranstaltet, — durch wahre Tugend, wohlverstandenes Mitleid, solides Opfer und tüchtigen Verstand!

Es gehört unstreitig zu den edelsten Wirkungen der Reformation, in politischer und sittlicher Hinsicht, und abstrahirt von allen Glaubensartikeln, von den Fragen der kirchlichen Aristocratie oder Hierarchie; — daß wir seitdem das Armenwesen aus höheren und richtigeren Gesichtspunkten ansehen. Beide Theile haben davon Vortheil gezogen. Man hat aufgehört zu wähnen, daß die Tugend das Appanagium und Praecipuum der Mönche und Bettler, die natürliche Mitgift der Kutten und Lumpen sey — die übrigen mehr oder weniger Candidaten der Hölle, verdammliche Weltkinder. An sich hat allerdings die christliche Religion diese Tugend des Mitleids empor gehoben, die die Alten mehr kannten als übten; obgleich sie sie gewiß auch übten!

Propensior benignitas esse debebit in calamitosos, nisi forte erunt digni calamitate. In his tamen, qui se adjuvari volent, non ut ne affligantur, sed ut al-

tiorem gradum adscendant, *restricti omnino esse nullo modo debemus*, sed in deligendis idoneis judicium et diligentiam adhibere. — Num praeclare Ennius: *Benefacta male locata, malefacta arbitror.* — — — Danda igitur opera est, ut his beneficiis, quam plurimos afficiamus, quorum memoria liberis posterisque prodatur, ut his ingratis esse non liceat. — — — Atque haec benignitas etiam reipuplicae utilis est. —

de Officiis II. 18.

Nach Garve: „Der wirklich Unglückliche hat das erste und stärkste Recht auf unsre Mildthätigkeit; es sey denn, daß er sein Unglück verdiene. Doch auch denen, welche unsern Beistand verlangen, nicht, um nicht völlig zu sinken, sondern um höher zu steigen, dürfen wir denselben auf keine Weise versagen, wir müssen nur — sorgfältigere Auswahl treffen. Denn wie Ennius sehr richtig sagt:

Wohlthaten am unrechten Ort verschwendet,
Sind, wie mich dünkt, Uebelthaten gleich.

Besonders müssen wir solche Wohlthaten zu erweisen suchen, die eine Spur hinterlassen, wodurch sie bei Kindern und Nachkommen im Andenken bleiben; und also die Undankbarkeit weniger möglich machen.

Viele dieser Wohlthaten sind zugleich Dienste dem Staat geleistet."

* * *

Das Mitleid ist unter uns — und namentlich unter

den Protestanten — nicht nur unversehrt geblieben, sondern reger geworden. Es ist der Staat, es ist die Obrigkeit, die auf das Armenwesen zu sehen hat. Die Parlamente sorgen für. Gesellschaftliche Vereine machen es zum Zweck ihres Nachdenkens, ihrer Wirksamkeit; es ist eine der höheren Arten, am gemeinen Wesen Theil zu nehmen. Es ist die bessere Zierde der Maurerei. Alle Classen zählen es zu ihren edelsten Pflichten, und der sanftere Theil der Gattung hat sich oft und gern auch in den Frauenvereinen dieser Absicht und Hülfe gewidmet. Für die Verständigen ist immer noch das größere Thema: statt der bloßen Hülfe, auch die Besserung, die Hemmung für die Zukunft, also die Beförderung der Arbeitsamkeit, der Mutter der Sittlichkeit. Daran liegt Spanien so krank.

Nachdem der Umfang des Gewerbes der Britten die Armen vervielfältigte und ihre Großmuth so bedeutend, so beschwerlich für sie sorgte, daß es ein wahres Uebel des Staats und im Staat geworden ist; sind alle Beobachter gespannt, wie sie nach und nach dem Uebel wieder abhelfen werden. Sie sind jedoch nicht die einzigen, die in der Schule krank sind. Auch der Zustand der Civilisation in den Niederlanden hat ihnen höchst beschwerliche Arme mit den gewöhnlichen Symptomen der Faulheit, der Unwissenheit, des Trunkes, der zu zahlreichen, in den frühesten Jahren schon verderbten Kinder, zugeführt. Und kluge Männer, der König an

der Spitze, waren darauf bedacht, dem Uebel gründlich abzuhelfen.

Sie haben die große, die mehr als menschenfreundliche Idee ausgeführt, die Armen auf öden Flecken zu sammeln, für sie Dörfer colonien-artig zu bauen, diese zu dotiren, und jene der Urbarmachung zu widmen. Mir selbst hat es fabelhaft anfangs geschienen, und dennoch ist die Wirklichkeit vorhanden, die offiziellen Berichte sind in meinen Händen; alles ist in das Leben getreten, und gelingt und gedeiht. Sie bauten ihnen Dörfer, sie besezten ihre Ställe, sie lieferten die Instrumente, sie führten sie zur Arbeit an; — sie verbanden damit Spinnereien, sie sorgten für die Mittel des Absatzes, für den Unterricht, für die Religion, für die Reinlichkeit, für die Aufsicht, für das Unterbringen der unverbesserlich Befundenen, für die Belohnung der Andern. Für Alles ist gesorgt! Sie sind mit dem Daseyn versöhnt, und der Staat empfängt eine neue Pflanzschule rüstiger Arbeiter, fleißiger Bürger, zufriedener Menschen! — Und der menschlichen Gattung wird der mißtröstliche Anblick ihres Auswurfs erspart oder entzogen.

Die Beharrlichkeit, die Einsicht, die Großmuth und Milde der Niederländer hat Alles möglich gemacht. 24000 Mitglieder zählt dieser große Verein mit so großem Ziel! Eigne Statuten regieren sein Thun und sichern seine Dauer. Die beiden königlichen Prinzen

stellten sich an die Spitze. Namentlich war der Prinz Friedrich thätig und beständiger Präsident dieser Commission der Wohlthätigkeit, und die erste solche Colonie ist nach ihm genannt. Segen sey mit ihm und diesem Werk.

Die Berichte der Herren van den Bosch und Baron Keverberg liegen vor mir. Schon der Titel sagt deutlich, wovon die Frage ist: De la colonie de Frédérik's-Ord et des moyens de subvenir aux besoins de l'indigence par le défrichement des terres vagues et incultes.

Préface. VI. C'est ainsi, que par ses soins six-cents arpens de landes stériles ont été défrichés en moins de deux ans, et que dans le même espace de temps, deux cents maisons commodes et solidement bâties se sont élevées, comme par enchantement dans un désert. Près de quinze cents individus, jadis faiblement secourus dans leur profonde misère par la charité publique, y trouvent aujourd'hui des asiles, un état laborieux mais productif, une existence honnête et indépendante. —

Tel est en peu de mots l'origine de la colonie à laquelle son Altesse Royale le prince Frédéric des Pays bas, le protecteur et le président permanent de la société de bienfaisance, a permis que son nom fut attaché; elle forme jusqu'à présent un point à peine perceptible dans la plus petite de nos provinces, celle

de Drenthe. Mais le bien, qu'elle à déjà opéré parmi nous est immense, il s'étendra dans la suite de plus en plus dans l'intérieur du pays, où il à pris naissance, et rien ne porte à douter, qu'il ne puisse être rendu commun à toutes les nations parmi lesquelles il y a des êtres indigens et malheureux. —

XLVIII. Ce ne sont ni des aumones gratuites ni des secours momentanés qui peuvent détruire la lépre invétérée, dont le corps social est atteint dans plusieurs de ses membres. L'homme doit gagner sa vie. C'est du travail et du travail productif, qu'il lui faut. Déterminer la nature de ce travail, le mettre à la portée de l'indigence, en regler l'ordre et l'emploi; tel est le probléme important, que la société vient de resoudre d'une manière complétement satisfaisante.

Dann leisten sie vollkommene Gerechtigkeit dem, was Ullino und Lobbes zu Pfalzdorf, oder Owen zu New-Lanark in ähnlichen Zwecken gethan haben; aber sie zeigen zugleich die Vorzüge ihrer Anstalt, durch so kräftige Mittel unterstützt.

Aus dem mémoire des General van dem Bosch.

Si l'on n'avoit en vue que le plus grand bienêtre des cultivateurs, on pourroit, sans doute, accorder à chaque ménage une plus grande quantité de terrain que celle qui lui est assignée. Il en existe encore

suffisamment de disponible. Mais c'est d'un remède contre l'indigence qu'il est question; et dés-lors il faut procéder avec économie et utiliser une ressource donnée à l'avantage du plus grand nombre possible d'indigens. Bien plus, il faut même se garder de procurer aux colons un état d'aisance et de bienêtre, tel qu'il pourroit engager les petits cultivateurs à dissiper leur patrimoine, dans l'espoir de trouver, dans la suite, un ample dédommagement de leurs pertes dans un sort plus prospère que celui dont ils jouissent. Il importe encore de ne pas outre-passer dans la distribution des terres, la mesure des forces d'un ménage, qui, dans notre plan, se composera souvent, non seulement de pauvres en majeure partie abâtardis au phisique comme au moral, mais encore du rebut de la population des villes, et par conséquent d'individus généralement peu familiers avec les travaux champêtres.

Il ne suffit pas non plus d'assurer à un semblable ménage les moyens de subsister pendant une seule année. C'est de l'amélioration permanente du sort des pauvres que nous nous occupons; c'est à leur ouvrir des sources de subsistance qni ne tariront jamais, à moins qu'ils n'en compromettent eux-mêmes l'existence par la paresse ou l'inconduite, que tendent nos efforts. L'établissement de colonies agricoles nous fournit les moyens de parvenir à ce but; mais un

pareil plan exige beaucoup de soins et une grande persévérance. Ce n'est pas assez d'assigner des terres aux colons, c'est surtout à leur éducation agricole et à leur régénération morale qu'il faut vouer la plus constante sollicitude. Il faut à nos colons une instruction convenable pour les diriger dans l'art nouveau pour la majorité d'entre eux, qu'ils vont exercer; il leur faut une surveillance continuelle de leur travail et de leur conduite; il leur faut même des secours extraordinaires lorsque les récoltes viennent à manquer, lorsque des maladies ou d'autres malheurs de la même nature menacent de compromettre essentiellement leurs interêts.

D'après cela, il à été jugé nécessaire de soumettre les colons à une espèce de discipline militaire, et non seulement de les former à leur état par une instruction agronomique adaptée à leurs besoins, mais aussi de ne leur laisser l'emploi indépendant de leurs revenus que sous certaines conditions, à mesure que, par leur assiduité, leur économie et la bonté de leur conduite, ils se rendent dignes d'une pareille marque de confiance.

Un réglement d'ordre intérieur et domestique — avoit été redigé avant leur arrivée.

Pour assurer d'avantage l'exécution des règles prescrites, l'on statua ultérieurement que chaque colonie seroit soumise à la surveillance d'un directeur en second, qui sous l'autorité d'un directeur général pour

toutes les colonies, doit veiller à l'ordre dans les ménages et à l'exécution des travaux agricoles.

Chaque dixaine de ménages fût de plus confiée aux soins particuliers d'un inspecteur. A cet effet, le Roi a bien voulu mettre à la disposition de la société un certain nombre de sous-officiers ayant la capacité et les qualités requises pour exercer l'espèce de surveillance qui leur est attribuée. Deux de ces inspecteurs dans la première colonie ont été choisis parmi les colons eux-mêmes.

Les fonctions des inspecteurs consistent à diriger les colons dans la pratique de l'agriculture, à avoir l'oeil sur leur travail et sur leurs intérêts domestiques, en un mot, à veiller, chacun dans le rayon confié à sa sollicitude, à ce que toutes les dispositions prescrites et tous les ordres du directeur en second soient ponctuellement exécutés.

Tous les matins, à l'heure prescrite, les colons qui cultivent la terre se réunissent, au son d'une cloche, et s'occupent pendans le reste de la journée de leurs travaux, sous la direction et la surveillance des inspecteurs qui leur sont préposés. Ils sont payés, d'après un tarif arrêté à cet effet, des travaux qu'ils exécutent pour la société. De cette manière, ils gagnent successivement les 400 florins que la société affecte à la mise en valeur des terres qui leur sont assignées. Ces terres constituent la ferme qu'ils ont

à exploîter. Elle leur est remise en état de culture et ensemencée pour la première année : c'est à eux à en tirer parti pour l'avenir.

La société s'est vue obligée de renvoyer pour inconduite quatre familles; et une nouvelle institution va être organisée près d'un ancien fort, appellé Ommeschans, que sa Majesté a bien voulu céder à cet effet à la société. C'est là que dorénavant on formera des colonies composées de familles qui, dans leur état de dégradation morale, exigent une discipline plus sévère, pour les mettre dans la nécessité de regagner l'habitude du travail et de se soumettre aux règles d'une bonne conduite.

Les Orphelins, les enfans trouvés et les enfans abandonnés coutent actuellement aux hospices près de 120 florins pour leurs besoins annuels. La société s'engage à y pourvoir pour la moitié de cette somme.

Elle fait plus: lorsque des établissemens ou des personnes charitables souscrivent pour le placement de six enfans ayant dépassé l'âge de six ans, la société se charge en même tems, et sans aucune augmentation de prix, non seulement de l'entretien de deux personnes à qui la garde et surveillance de ces enfans sont confiés, mais encore de deux ménages entiers, chacun composé de six individus. De cette façon, vingt indigens trouvent leur subsistance au moyen

d'une somme qui jusqu'ici ne suffisoit pas aux besoins de quatre orphelins.

D'après le rapport que le ministre de l'intérieur a fait aux etats-généraux, le 9 mars 1818, le nombre des personnes entretenues par les hospices dans les provinces septentrionales du royaume, s'élève à 21,000, en majeure partie orphelins, et coûte annuellement 2,400,000 florins, c'est à dire, 114 florins par personne.

En supposant maintenant que 12,000 de ces orphelins soient placés dans la colonie, ils y seront répartis en 2000 ménages, dont le personnel se composera de 16000 personnes, parceque, d'après le plan arrêté, il faut à chaque semblable ménage de six enfans deux personnes adultes chargées de les diriger.

En ajoutant à ce nombre celui de 24,000 indigens qui peupleront les 4000 ménages, dont la société se charge en même tems et pour la même somme, les établissemens publics de charité se verront libérés de l'entretien de 40,000 pauvres, dont la subsistance sera assurée pour toujours, moyennant une somme à payer pendant seize ans au plus, et qui, répartie sur tous les indigens qu'elle alimente, n'excede pas 18 florins par tête.

Or, le prix moyen auquel les Orphelins reviennent dans les hospices, montant à 114 florins, et celui fixé par la société n'etant que de 60 florins, il

resulte de ce chef une économie de 54 florins pour chaque enfant; ce qui fait, pour 12,000 enfans, une épargne de 648,000 florins.

Si l'on embrasse d'un seul coup d'oeil la totalité de ces résultats possibeles: quarante-trois mille indigens soustraits à la misère! une économie considérable dans les dépenses de la charité publique! un accroissement non moins marquant de richesses nationales et de prosperité publique! l'amélioration morale d'une classe d'hommes aujourd'hui presque ravalés au rang des bêtes, et par conséquent le fléau de la société! si enfin, l'on ne perd pas de vue que tous ces avantages ne sont pas de vains rêves, qu'ils sont déja constatés par l'expérience, et qu'une multitude d'hommes d'état du premier rang, et d'amis de l'humanite du mérite le plus distingué ont vu, de leurs propres yeux, l'état déja florissant d'une colonie seulement naissante; alors il est sans doute permis de compter sur l'empressement toujours croissant du public à seconder éfficacement des efforts philantropiques couronnés de succés et susceptibles de succés ultérieurs; alors ce seroit manquer à cette confiance que la charité de nos concitoyens inspire, que de douter de leur empressement de venir ultérieurement au secours d'une entreprise conçue dans le but de diminuer la misère publique et de mettre un terme à la dégradation de l'espèce humaine, qui marche à sa suite.

Déja les enfans qu'une bienfaisance eclairée confie à la société, affluent de tous côtés, par centaines, pour être établis à Frédériks-Oord; déjà des essais heureux ont rendu productifs des terrains jusqu'ici incultes; en peu de temps, d'immenses déserts seront convertis en champs fertiles.

Jusqu'ici nul obstacle invincible ne s'est opposé à nos efforts.

* * *

Ich wiederhole es, wenn doch so oft vom Geist der Zeit die Rede ist, — die Abschaffung des Sklavenhandels mit allem Ernst und Nachdruck durchgesezt — die Verbrecher in Botanybay und Bathurst, der ersten Stadt dort jenseits der Bergketten mit allen Symptomen eines aufblühenden Staates, und doch noch so jung, — und Friedrichs-Ort und die Fortsetzung dieser Gattung der Colonisation; gehören zu den Bezeichnungen unserer Zeit, zu der Höhe der Civilisation und zu den liberalsten Gesinnungen, denen ich mit allen Kräften und Empfindungen meiner Seele huldige; die ich sogar anstaune, weil ich an der Möglichkeit gezweifelt hätte.

XX.

Moldau und Wallachey.

Ne reveillez pas le chat qui dort, — Nein, den Vorwurf habe ich nicht zu fürchten. Denn wo ich immer diese figürliche Redensart hindeute, wo ich immer hinschaue, auf den trostlosen Zustand dieser gedeihlichen Länder, auf der Türken so zerrissene und so erschwerte Maaßregeln, auf die umlagernden Heere, auf die dunkeln Friedensinstrumente und vieldeutigen Verträge, auf Oesterreichs dictirte Lage, auf der großen verbündeten Staaten redliches Bestreben, auf der Griechen unabsehbaren Krieg und noch unabsehbarere Plane; endlich auf die gespannte Aufmerksamkeit Aller; Nein die Katze schlaft nicht!

Ich ehre hoch die parlamentarische und so menschliche Sprache des brittischen Cabinets:

And nothing is omitted on his Majesty's part as well to preserve general peace, as to remove any causes of disagreement, and to draw closer the bonds of amity between other nations, and Great Britain.

The negotiations, which have been so long

carried on through his Majesty's Ambassador at Constantinople for the arrangement of differences between Russia and the Ottoman Porte are, as his Majesty flatters himself, drawing near to a favourable termination.

Nur die Frage erlaube ich mir, kann diese Remotion oder Entfernung der Zerwürfnisse eine gründliche seyn; oder ist sie ihrer Natur nach blos eine augenblickliche? Kann sie es anders seyn? Ist es nicht unsre Pflicht, die wir Völkerrecht kennen und üben — nicht nur für den Augenblick zu übertünchen, sondern für der Nachkommen Wohlfahrt, Ruhe, Entwickelung gründlicher zu sorgen?

*

Wenn ich die Großen der Erde, ja die Größten an ihr heiliges Wort erinnere — Alles unter Gottes Obhut, Alles zu seiner Verherrlichung, Alles für der Völker Wohlfahrt! o so bin ich fern von allem Doppelsinn, Mißtrauen, Scherz oder Ironie. Ja sie denken so! Und nur in den Wegen dahin können sie irren, weil sie Menschen sind, bisweilen befangen, oder umgeben von Ehrgeizigen und Schmeichlern.

Frei von allem Partheigeist, Politiker, Deutscher, zurückgezogen vom Welttheater, mit allen Hülfsmitteln und Prämissen, auch des Charakters, die Dinge auf der Erde richtig anzusehen — ja als Vater zahl-

reicher Familie, habe ich gleiches Recht, Wünsche, laute Wünsche für den Frieden und seine Festigkeit, und der Menschheit Gedeihen zu äußern, als nur irgend selbst ein gekröntes Haupt. Ja noch mehr Anlaß und Beruf, mit Klarheit auszusprechen, worauf es ankommt!

Denn was sind nun die nackten Thatsachen? Was ist der bare Zustand der Dinge?

Seit einem Jahrhundert ungefähr hat sich das russische Reich fast unübersehbar gehoben. Peters weite Plane giengen in Erfüllung. Für Catharinens Größe auch als deutsche Frau, bin ich nicht ganz unpartheiisch! Und Alexander selbst hat durch Glück, Standhaftigkeit, durch persönliche Tapferkeit und Tugend, durch den rechten oder politischen Gebrauch der Lage der Dinge von allen Seiten dem colossalischen Reich Zuwachs erworben, — überflüssig zu seinem Ruhm! Der Schmeichler würde sagen: selbst der Vorwurf verstummt; da ich es nicht bin, begnüge ich mich zu äußern: der Vorwurf, sobald er billig seyn will, muß bei Pohlen und Finnland und den Tartaren die Dinge nur von allen Seiten betrachten, und er wird sich dämpfen. Ich finde es so, täglich damit beschäftigt, den Congreß zu Wien zu beleuchten, und die Denkwürdigkeiten meiner Zeit fortzusetzen.

*

Aber die Sprecher der Völker drücken ihre Allarmirung aus. Selbst in diesen Blättern, statt zu reitzen, statt zu schwarz zu sehen, versuchte ich diese Besorgnisse zu mildern. Gänzlich heben kann ich sie nicht. Von den muhamedanischen oder griechischen und wallachischen Ländern kommt der stärkere Reitz! Man ist dort an eine Reihe von Kriegen gewohnt, und bereits an eine Ecke der Donau vorgedrungen. Der Friede zu Bucharest war ein nothgedrungener übereilter Friede, wie so viele früher, die man schloß, nur um den Verlegenheiten des Augenblicks auszuweichen. Einst sprach mir davon der Marquis Lucchesini klar genug. Auch er hatte vermittelt. Mit dürren Worten, gewisse Berechtigungen, servitutes juris publici — zum Schirm der Einwohner, sind dem russischen Reich in Moldau und Wallachey eingeräumt, so unbestimmt in ihrem Zweck und Deutung; so hinderlich für die Türken, wie diese einmal sind, und selbst wenn sie besser wären; und von so wenig ächtem Vortheil für Rußland selbst, daß sie jeden Augenblick durch jedes unvorgesehene Ereigniß, durch jeden reitzbaren Charakter, die Kriegsflamme entzünden können. Unter allen Brennstoffen in Europa ist dieser der feuerfangendste. Ist ein solcher Zustand eine gründliche Hebung des Uebels? ist eine so precäre Lage der Größe der handelnden Personen des Zeitalters gemäß? Reicht sie nur bis zu unsren Enkeln? Und vor al-

lem befinden sich diese an sich herrlichen gesegneten Länder dadurch um vieles besser?

Und dennoch scheint Europa — und vielleicht mehr als ein Welttheil in Verbindung zu stehn, dem Umsichgreifen eines jeden Einhalt zu thun. Une juste répartition de forces sagten unsre neuesten und gültigsten Instrumente des Völkerrechts. Alle Betheiligte haben die Verbindlichkeit, der Erde Unabhängigkeit, die Gleichheit gekrönter Häupter, das kaum hergestellte Gleichgewicht — (und ist es nur hergestellt?) — durch Verständniß und Bündniß aufrecht zu erhalten. Deutschlands Ehre, Stärke, Handel, Entwickelung ist überall bei dem Schicksal der Donau im Spiel. Die Lösung der Frage ist für uns alle wichtig.

Also laßt uns das Ergebniß dieser Verträge, den Zustand des Landes und die bessern Möglichkeiten näher schauen!

Es stehn mir Materialien, Denkschriften des Augenzeugen und des Eingeweihten über die Fürstenthümer zu Gebot, die ich für vortrefflich zu halten auf alle Weise berechtigt bin.

*

Diese Fürstenthümer zählen, die Wallachey 1200, die Moldau 1300 Quadratmeilen. In runder Summe mag ich die Bevölkerung der Wallachey zu 850000, die der Moldau zu 600000 Seelen anneh-

men. Das Herzogthum Nassau hat auf hundert Quadratmeilen mehr als 300000 Seelen. Nach diesem Maaßstab sollte jedes der Fürstenthümer 4 Millionen zählen. Und sie sind viel fruchtbarer; berühmt davor in alter Zeit; und die Natur erkaltet, erstarrt nicht wie der Mensch. Im Herzogthum Nassau prangt nicht alles wie der Rheingau.

Es ist dort eine Mischung mannichfaltiger Nationen und Sprachen. Die alten römischen Unterthanen bilden den Hauptstoff. Aber Rumnic ist die verächtliche Benennung des Bauernstandes, oder des ursprünglichen Einwohners.

Sie werden nicht von erblichen Fürsten regiert. Die Pforte ernennt sie. Seit 1713 und 14 haben die griechischen Bewohner einer der Vorstädte von Constantinopel aus den angesehensten Familien, den Anspruch diese Fürstenthümer auf sieben Jahre in Leihe zu nehmen. Woher dieser Anspruch? Wer ist denn eigentlich berechtigt? Welche Quelle der Unordnungen und Erpressungen? Welche unerhörte Form, die unter gar kein Fach oder Capitel des menschlichen Verstandes zu subsumiren ist? Und kann man vernünftiger Weise der Pforte noch anmuthen auf Griechen zu vertrauen? Auf Griechen, so zwischen enclume et marteau gestellt? Das Schicksal dieser Hospodaren seit zwei Jahrhunderten, ihr Nekrolog zeigt hinreichend, ob es ein wünschenswerther Zustand sey, ein sicherer,

ein ehrenvoller Zustand, und ob nicht stets das Schwerd des Damocles über ihrem Haupte schwebte. Und wie wird es erst, wie kann es künftig seyn?

Unter solchen Verhältnissen verschlechterte sich der Zustand der Bojaren oder des Adels des Landes. Keine der höheren Eigenschaften zeichnet sie aus; sie sind verweichlicht, und sie fliehen selbst die Jagd, die ihnen zu mühsam erscheint. Eitle Sucht nach Titeln füllt ihr Thun und Treiben. Gesetzt aber auch, sie allein gefielen sich in dem Tumult, in dem Wechsel, in der Unwissenheit, in dem Herkommen. Ist das ein vernünftiger Grund, ihren Launen und ihrer Trägheit nachzugeben? Zählt sie, prüft sie, schätzt und verringert nur nicht den wahren Werth ihres Eigenthums. Und wenn ich hierin irrte, würde ich sehr gern besserer Ueberzeugung nachgeben.

Noch tiefer in Barbarey und Unwissenheit steht der Priesterstand mit dem Anhängsel von 200 Klöstern — neben solcher Nothdurft an Menschen und Fleiß! Das allein mag den Maaßstab des Wissens und des Unterrichts abgeben.

Richterliches Amt schmachtet dort in Darben und Geringschätzung. Wo so die Gerechtigkeit befeindet wird, kann ihr Priester nicht viel gelten.

Der Handel ist nicht ganz vernichtet. Aber was ist er nach Wien und Breslau hin, und von Leipzig zurück? Und was könnte er seyn? Wie gering ist die

Zahl der Schiffe, die jährlich von Wien nach Galaz die Donau hinunter gehn? Nur die Viehzucht widersteht dem Druck, verbirgt sich leichter, und 60000 Moldauische Ochsen sind wohl schon in einem Jahr nach Constantinopel gegangen. Wer wird sie hindern, stets dahin zu gehn; wer auch zu Jassy und Bucharest Herr sey? Der Ackerbau aber liegt tief danieder, und die Pflege des Weinstocks ist noch in ihrer Kindheit. **Agros per annos mutant et superest ager** — gilt nun umgekehrt vollkommen dort. Besonders die Gegenden der Hauptstraßen liegen wüste.

Des Türken Aug darf keine Erndte sehen, damit ihn nicht gelüste. — Darum sind jene schöne Moldauische Thäler, von sanften, fast parallellen Hügeln begränzt, von Bächen bewässert, jezt mit Sümpfen angefüllt, — Stoff und Nahrung der Krankheiten und der Pest; wie der Römer unbilliger einst über uns klagte — **paludibus fœda**! Das ist das Rad des Schicksals. Die Gottheit läßt das zu und zürnt; aber sie will es nicht, und nur der Flor der Erde, der Menschen Betriebsamkeit kann ihr gefallen. Nur das ist unsere Dankbarkeit, und der denkenden Wesen Ziel.

In dieser selbigen Denkschrift wird der Fürstenthümer glücklichere Zukunft mit den Nordamerikanischen Freistaaten in ihrer ersten Entwickelungs-Periode verglichen:

„Eben die Fruchtbarkeit des Bodens, eben die Leich-

tigkeit des Transports, eben der Ueberfluß an rohen Produkten, eben der Mangel an Menschenhänden, eben die Theurung des Tagelohns, eben der unterirdische Reichthum für künftige Generationen aufbewahrt, eben die Entbehrung aller Manufakturen, eben die nothwendige Progression des Güterwerthes. Selbst der Sclavenstoff ist da, der Zigeuner vertritt die Stelle. Schneller noch wie dort, würde die Population vorschreiten."

*

Und was sind jene nach und nach gemehrte Gerechtsame Rußlands, sich einzumischen? Wohlthätige, menschliche, schirmende, — nur nicht genügende zu dem Zweck; nothwendiger Zankapfel — und in Hinsicht auf Rußland selbst, ohne Realität. Man kann sie aus den Worten und dem Sinne der Verträge herzählen:

1) Nach Entrichtung der Steuern kein Prätext mehr, türkischer Seits, um Rückstände zu erpressen.

2) Gerichtsbarkeit zwischen Christen und Mahomedanern ist förmlich stipulirt.

3) Die türkischen Kaufleute dürfen nicht kommen um zu kaufen; oder nur mit Pässen.

4) An die Klöster wurde das Usurpirte restituirt.

5) Die Lieferungen sind beschränkt, und werden bezahlt.

6) Das Daseyn der Bojaren ist garantirt, und ihr Gehorsam bedungen.

7) Das ganze Abgaben-System soll billig seyn.

Dazu kamen in der neuen Zeit:

8) Die Regulirung der Beerbung, wenn ein Moldauer Mahomedaner wird.

9) Die Regulirung des Schaaf- und Woll-Handels.

10) Die Zusicherung nur die Würdigsten zu Stellen zu befördern.

11) Die Bezahlung des requirirten Bauholzes.

12) Eben so der Salpeter-Lieferungen.

13) Die Garantie des Hospodaren auf 7 Jahre, so daß sie nur für Verbrechen abgesezt werden mögen.

14) Versprechen, keine Neuerungen einzuführen, die russischen Vorstellungen anzuhören.

15) Bestimmte Lieferungen, deren Summen nicht offen gelassen, sondern in den Rescripten ausgedrückt seyn sollen.

Nun frage ich, wo sind die nutzbaren Artikel? Paßt eigentlich jener gekannte Ausdruck: Servitutes juris publici? Ist es etwas anders als eine bunte Büchse der Pandora — voll Samen des Zwistes? — Zu jedem Moment reif und drohend! Und wenn auch mein Manuscript vollkommen einräumt, daß die russische Influenz häufig — human und hülfreich war — wo ist die Frucht im Großen — unter welches Capitel gesunder Politik soll ich das subsumiren? Paßt es auf unsre Zeit? Verheißt es Ruhe, Sicherheit,

Gewißheit — Mit andern Worten, entspricht es der Weisheit, der Tugend, der Sittlichkeit?

*

Wenn ich mir nun die Möglichkeiten vorstelle, sie aufzähle, den Zustand gründlich zu ändern; welche ist die bessere? Davon ausgehend, daß die Türken unverbesserlich sind, und Rußland dort nicht erobern wird — großmüthig und weise dem entsagt — weil es ihm bis nun entsagt hat, schien mir folgendes der richtige Ausweg!

1) Unter den europäischen furstlichen Familien den würdigsten oder die würdigste zu wählen!

2) Einen solchen insbesondere, der einen gegründeten Anspruch auf Entschädigung hat.

3) Der Pforte den bisherigen anerkannten Ertrag im Durchschnitt jährlich zu leisten, so lang zu Constantinopel das Regentenhaus, oder so lang die Pforte selbst besteht.

4) Diese Besitzung des Großherzogs oder mehrerer Großherzoge unter europäische Garantie zu nehmen.

5) Die Güter der Bojaren richtig zu schätzen — alsdann die fürstliche Domänenkammer auf zehn Jahre zu ermächtigen, die Hälfte dieser Güter gegen den Schätzungswerth, — Plus einer Quart desselben, einzuziehen.

6) Im voraus zu bestimmen, daß die Klöster nicht gänzlich aufzuheben, sondern nach dem Maaßstab der Bevölkerung zu verringern seyen.

I. Das erste bedarf keines Commentars. Türken dürfen nach Herkommen und Vertrag die Hospodarenwürde nicht bekleiden. Griechen haben ihre von allen Seiten steigende Unbequemlichkeit. Inländer sind dazu nicht tüchtig. Sie haben von Civilisation und Regentenpflichten nicht unsre, nicht die richtigen Begriffe. Es ist nicht ihr Land, nicht ein Land, das sie mit Schwerd und Mühe erworben, gepflegt und behauptet haben.

II. Es ist zweitens der Prinz Friedrich der Niederlande, der den ersten Anspruch auf Entschädigung hat, der den Bedürfnissen des Wiener Congresses das Opfer seines verheißenen Erbtheils ohne solche vollständige Entschädigung gebracht hat. Leider war ich davon das Werkzeug, und der Prinz allein hat es mir nicht verübelt, noch davon Erwähnung gethan. Ich selbst bereue noch, Wien nicht verlassen zu haben, bevor ich die vier Oranischen Fürstenthümer dahin gab, oder ihre Abtretung unterzeichnete. Es ist völkerrechtliche Pflicht, sobald es möglich wird, diesen Ersatz zu leisten, und meine Pflicht — ja auch mein Recht es zu jeder Zeit laut in Anregung zu bringen. Und wie weise handelte der König, Luxemburg der niederländischen Monarchie beizufügen — dort nicht einen Stoff des Unfriedens für die Zukunft zu säen.

III. Auf Unkosten eines Dritten ohne Vergeltung wäre es nur eine neue Ungerechtigkeit. Es treibt mich fürwahr bei allen diesen Fragen kein antitürkischer Fa-

natismus! Ich wünsche den Osmanen alles Heil, dessen sie, ohne Plage anderer, empfänglich sind. Ja, ich frage jeden, der von der Sache die gehörige Einsicht hat, ob sie unter den bestehenden Verhältnissen irgend etwas mehr schirmen —— ihre Erhaltung auf lange Zeit gewähren könnte, als eben das was ich vorschlage, erleutere und vertheidige. Man wird doch, und bald, dazu kommen müssen, ihren Starrsinn zu brechen, ihr Verständniß zu öffnen — sie über ihre eigne Lage zu belehren; ihren Mißverhältnissen ein Ende zu machen.

IV. Und sollte die dort sich entwickelnde Macht zu groß in einer Hand erscheinen, wohlan, die neuesten Staatsverträge haben noch andere Lücken gelassen, die man durch eine Theilung der befragten Länder zur Ausfüllung und Endschaft bringen kann. Es subsistirt, so viel ich weiß, noch immer ein bairischer Anspruch, wichtig in seiner Entstehung, nur unausgemacht gegen wen; lästig für Oestreich und zu Aachen oder nach Aachen nicht ganz beseitiget. Auch zu München ist ein aufgeweckter und geistreicher nachgeborner Prinz. — Es lebt ferner der Sohn Napoleons und der Kaisertochter, dem ein solcher Besitz, die Entwickelung seines Charakters, die billige Befriedigung seiner Wünsche, auch in Bezug auf das, was mit Parma vorgegangen ist, viel besser ziemen wird, als der simple östreichische Kriegsrock. — Oder es haben die Malthefer und die deutschen Herrn niemals aufgehört zu reclamiren. Die Befeindung der

Mahomedaner ist keine Verpflichtung, kein hinreichender Grund mehr, und braucht nicht mehr Basis und Bestimmung zu seyn. Die edlere Befeindung der Türken ist, ihnen eine bessere Civilisation in der Nähe zu zeigen. Sclavonien, der Bannat leisten das noch nicht! Dieselbe aristokratische Klugheit mag jene Ritterschaft dort entwickeln, die sie einst zu den bessern Zeiten in Preußen bewährte. Aber Zugang allen Nationen, allen Ständen, allen Glaubenstheilen! Ich bin ganz bereit, ihre Statuten zu entwerfen! Es wird sich daran ein kluges Colonial-System reihen, — nicht von Abentheurern der schlimmen Classen, sondern nach Auswahl, Rang und Anordnung? Wer Frederiks Oord schuf oder wesentlich dazu half, kann in dem Fach uns Lehren geben, nicht empfangen. Unter mehreren wird ein rascher Wetteifer entstehn. Die Theilnahme, der Handel, die Berathung, der Credit Europa's wird dorthin den jungen Schwester-Staaten folgen. Es wird lebendiger werden.

V. Ich bekenne, daß mich der Vortheil der Bojaren am wenigsten rührt. Wodurch hätten sie es verdient? Und doch würde ihnen offenbar der größte Nutzen bei einer solchen Umwandlung zu Theil, durch Sicherheit, Gesetzlichkeit, offene Straßen, Cultur und Civilisation; durch zunehmende Bevölkerung, und folglich durch den steigenden Werth ihrer Güter! Sie sollen gewinnen, aber nicht ohne Maaß, und nicht allein.

VI. Und bei allen klösterlichen Fragen antworte ich nur mit dem ne quid nimis! Es wird aber gut seyn, jedem fremden Herrscher dort das Odium der Aufhebung und Secularisation im voraus zu ersparen.

⁂

Die kurze Resumirung, daß alle Theile dabei gewinnen würden, ist demnach leicht. Von der Pforte habe ich bereits gesprochen. Sie wird seyn. — Rußland erreicht auf einmal alle Zwecke der Beschirmung, alle deutlichen Zwecke seiner Verträge. Ich zähle am meisten auf des Kaisers Verheißungen, auf seine tiefe Einsicht, auf seinen richtigen Tact: daß Eroberung nicht mehr an der Tagesordnung sey, kurz auf den bessern und höhern Sinn der heiligen Allianz. Sie bedarf nur eines solchen deutlichen Commentars. — Frankreich und England können dort keine andere Wünsche haben. Der Flor der Erde kommt ihrem Interesse des Austausches, der Produktion und des Verbrauchs stets entgegen. Ganz dasselbe gilt von den Niederlanden, und von Deutschland in seiner Gesammtheit.

Oestreich sieht auf einmal einen neuen Zustand, der es der schwersten Sorgen enthebt — der Sorge einer nachbarlichen Uebermacht, an der Donau selbst, — der perpetuirlichen Sorge pestilentialischer Krankheiten. — Der Sorge andrer Regierungsformen, die der seinigen allzusehr widerstreben!

*

Denn es ist an der Zeit, daß man größeres thue, und dieses Große in der Befestigung des Friedens suche. Es ist an der Zeit, daß man dort dem gespannten Zustand ein Ende mache, dem Blutvergießen im Orient ein Ziel setze, und daß man Gränzen finde. Es ist an der Zeit, daß man den Mißmuth in Europa beschwichtige, und der Aufmerksamkeit edlere Zwecke zeige! Diese Maaßregel bahnt diese Wege, bezeichnet diesen Uebergang; und es ist ein Gott, der das Innere der Gemüther und den bessern Vorsatz kennt und erkennt.

XXI.

Fortsetzung des Tributs der Hochachtung an die Abgeschiedenen und Zurückgezogenen.

Der Prinz Eugen.

Man wird mich im voraus der Eitelkeit nicht schuldig halten, als ob ich so weit gehen wollte, ihn meinen Freund zu nennen. Dazu war er viel zu vornehmer Herr. Ich habe ihn gekannt, und früher nicht selten in den geselligen Cirkeln gesehen; und in so fern hatte ich mich zu jeder Zeit nur seiner zu beloben. Es ist aber nicht minder wahr, daß ich in der wichtigsten Epoche seines Lebens ihm einen der erheblichsten Dienste leistete, die nur im Privatverhältniß können gedacht werden. Und ob es ihm gleich unbekannt blieb, und ob ich es gleich auch hier übergehe, so leben davon selbst gekrönte Zeugen.

In dieser Distanz von ihm war ich geeignet, ihn zu beobachten, und es anzuerkennen, daß unter unsren Zeitgenossen keinem vom Schicksal eine schwerere Rolle zugedacht war, die er auf allen Stufen des Alters mit

eben so viel Edelsinn als Talent und Muth gespielt und vollbracht hat. Als Sohn, als Bruder, als Gemahl, als Freund, Krieger, Feldherr, Bürger, Gastfreund; bis zum lezten Athemzug Zierde der Ritterschaft, Zierde seines Vaterlandes, wie unter den unsrigen, Zierde der Europäer.

Kaum hatte er Feinde. Einige unlautere Stimmen ließen sich bei seiner Bahre vernehmen: Er sey Buonapartist und Centrum der Buonapartisten geblieben. So weit geht Parteigeist und Parteiwuth, auch das Unedle, das Unnatürliche, ja das Unmögliche zu wollen, sobald es nur in den krankhaften Ideen-Gang paßt. Hätte er etwa sollen dem großen Sterblichen, mit welchem seine Existenz und sein Ansehen so eng verknüpft waren, im Unglück den Stein werfen? Oder hätte er sollen die Freunde seines Adoptiv-Vaters verleugnen? Oder taub seyn, wenn die Waffenbrüder seine pecuniäre Hülfe ansprachen? Ganz gewiß die stärkste Conspiration der Art war die gegen seinen eignen Beutel. Möge großer Rang und großes Vermögen, mit so viel Anstand, Ehre und Tapferkeit erworben, stets so großmüthig angewendet, so klug genossen werden!

Der Cardinal Consalvi.

Ave magna anima
Te in pace faciat.

Corpus conditum
Herculis Consalvi
Diaconi Cardinalis,

steht äußerlich auf seinem Sarg, und in das Innere legten die Freunde und Anhänger die Inschrift, wovon folgendes Bruchstücke sind:

impiger, solers, justus, abstinentissimus — —

— — — — —

ingruentibus rei christianae periculis, adsertor justitiae
suique contemptor, Exilium, Aerumnas, Inscitationes,
tulit fide immobili — —

Und seitdem haben wir ihm Schaumünzen schlagen lassen, von ähnlicher Bedeutung.

*

Die Entfernung, die Neigungen, die Religion abgerechnet, waren wir beinah mehr als bloße politische Freunde. Wir verstanden uns, und wirkten gemeinschaftlich. Zu Paris in den früheren Zeiten sah ich ihn wenig, ob ich gleich dem Pabst dort aufwartete. Sondern unsre nähere Bekanntschaft rührt vom Congreß zu Wien. Mir war der Befehl zugegangen, den Herrn Fürst-Bischof zu Lüttich zu cultiviren, für die belgische Kirche zu bewahren, und das Einverständniß des päbstlichen Hofes zu erhalten. Ich verstand es alsobald so,

die-

diesen hohen Kirchenhäuptern, einschließlich des Legaten, große Ehrerbietung zu erweisen, und des Königs Geneigtheit, mit Ihnen im besten Vernehmen zu seyn, zu bethätigen; nicht in bloßen Worten. Meine eigne Tafel schien mir dazu die bequemste, ich sah die Herren nicht selten, und erreichte jene partiellen Zwecke, wenn gleich dem frugalen Cardinal, den abstinentissimus, aller rheinische Rebensaft, der Nectar der nassauischen Keller, der mir zu Gebote stand, nicht munden mochte. Inter pocula kann ich fürwahr nicht hinzufügen.

Ueber die Auflösung des deutschen Reichs und dem, was man substituiren wollte, so nah vor unsrem scharfen Blick, dachten wir einer wie der andre, als von der res incerta, und mehr als imperfecta. Die Note des Cardinals, womit er protestirte, lautet bekanntlich unter andern so:

Palam per has litteras, atqui omni meliore modo, via causa et forma, quibus pro officii mei ratione teneor ac possum, protestor, resisto et contradico.

Und in seiner begleitenden Note sagt er:

Le St. Empire romain, centre de l'unité politique, ouvrage vénérable de l'antiquité, consacré par l'auguste charactére de la réligion (und der Reformation) et dont la déstruction a été un des renversements les plus funestes de la révolution, n'est pas resçuscité de ses ruines.

Dasielbige that und sagte ich in der stärksten Sprache, die mein Amt und Auftrag nur immer zuließ, in der eignen Denkschrift: Einige Grundzüge deutschen Staatsrechts und deutscher Geschichte.

Bei dem spätern Congreß zu Paris, nach den hundert Tagen, wo der Cardinal durch Canova wirkte, erreichten wir zusammen für unsre Staaten den unendlich wichtigen Zweck, der entwendeten Kunstschätze wieder habhaft zu werden. Und ich glaube, in dem Artikel war meine durchgreifende Wirksamkeit stärker als die seinige, und ihm sehr förderlich.

Als ich nun 1817 Rom besuchte, ließ er mich Wohlwollen und Erwiederung im hohen Grad fühlen. Herr Nibby, jung zwar noch, aber einer der ersten Alterthumskenner unsrer Zeit, der sich eben damals mit den neuen Ausgaben des Pausanias und des Nardini, folglich mit der Beurtheilung alter Kunstsachen sehr emsig beschäftigte, wurde ex officio von Staatswegen bestellt, mich beständig zu begleiten, was ununterbrochen von frühem Morgen an geschah, zu meiner ungemeinen Belehrung, in sofern ich dafür empfänglich war.

Kurz ehe ich Rom verließ, sah ich die Ceremonie der Aufnahme zweier Cardinäle. Die diplomatischen Personen, uud die Fremden hatten eine eigne Tribune und Sitze. Grade unter mir saß in seiner

Reihe Consalvi. Alles war in Pracht und Festlichkeit, nur ich war von meinem Gesandten nicht gut angewiesen, in ganz einfacher schwarzer Kleidung. Als der öffentliche Akt vorüber war, gab mir der Cardinal ein Zeichen, ihm zu folgen. Die Cardinäle sämmtlich gingen in geschlossener Reihe — zwei und zwei durch die zahlreiche Menge aller Stände. Um so meiner recht gewiß zu seyn, führte mich Consalvi unter dem Arm, wie man eine Dame zu führen pflegt, bis in das Innerste des päbstlichen Gemachs. Dort dankten die neu ernannten noch einmal. Der Pabst stand allein, — grade vor ihm diese beiden sprechenden Herren, unmittelbar nach ihnen war mein Platz, und hinter mir das ganze Cardinals-Collegium im Cirkel. Jene sprachen besonders von ihrer Unwürdigkeit; der Papst widerlegte sie; „er würde sie nicht erkohren haben, hätte er nicht ganz andere Meinung von ihnen. Das Schiffchen der Kirche befinde sich zwischen Klippen, und es bedürfe geschicktr Hülfe, um hindurch zu steuern." Alles mit Würde, Nachdruck und Natürlichkeit. In dieser einfachen Kleidung und solcher Stellung isolirt, ein deutscher Ritter, erschien ich mir nicht übel, auch in meinen Meditationen, als ob ich die protestantische Kirche repräsentirte. Was hatte der Cardinal für Absicht? War es bloße Güte? Oder wollte er mir als Protestanten durch viele Categorien zeigen: siehe, so ergeht es hier — sey dessen unverfälsch-

ter Zeuge. Lege nicht nur alle Bitterkeit ab, sondern stille den Unmuth. Oder sah er den ärgern Zwist vor, wollte ihn mildern, und die Werkzeuge mehren? Ich würde ihm davor danken. Die Zwecke hat er erreicht, oder es wäre ohnehin geschehen. Zu der großen Idee, die Kirchen zu vereinigen, faßte er wohl kaum die Hoffnung! Wäre er auch zu den Bedingungen aufgelegt gewesen? Oder hatte er eine Ahnung davon; so biegsam mein Protestantism bis zu gewissem Grad auch sey, daß es hernach eine Grenzlinie gibt, wo die Beharrlichkeit nur um so größer wäre? Wo ich mich als eine der nachdrücklichsten Stützen zeigen würde?

*

Als ich kurz darauf Rom verließ, versah er mich mit offenen Empfehlungsbriefen an alle Cardinal-Legaten auf meinem Weg. Da jedoch meine Zeit zu kurz war, und Ravenna für mich das höhere Interesse hatte, ließ ich Ancona seitwärts liegen, und gab den Brief dort nicht ab, sondern hob ihn zum Andenken auf. Er lautet so:

Ritornando in Germania S. E. il S. B. di Gagern — e passando per cotesta Citta, si compiacera V. S. illma di usare al medesimo tutté quelle Cortesie, che merita una Persona cosi distinta. Egli oltre di essere un gran Letterato, ed un diplomatico distinto, e anche mio particolare Amico, aven-

dolo io conosciuto a Vienna, ove in tempo del Congresso si tratteneva come Incaricato degli affare della sua Corte. Si compiacerà perciò V. S. I. di assisterlo in ogni cosa, che possa occorrergli, e principalmente di prender cura, che il S. B. osservi tutti gli oggetti, che in codesta Città, o nei contorni possano meritare l'attenzione di un si colto Viaggiatore. — —

Und dieß Freundschafts-Diplom ist mir fürwahr werther, als einige andre, die ich habe, oder haben sollte!

Lord Byron.

Ich sah ihn, so viel ich mich erinnere, nur einmal und sehr kurz in der Bibliothek von Sir James Mackintosh. Aber man nennt politische Freundschaft, Band wenigstens, wenn man zu denselben Ansichten sich nachdrücklich bekennt! Wir haben beide am lautesten im Angesicht und gleichsam im Namen unsrer Nationen der griechischen Sache das Wort geredet, und den gerechten allgemeinen Unwillen ausgesprochen, wenn man sie mit andern revolutionären für strafbar gehaltenen Beginnen in eine Cathegorie setzen wollte. — Ihm ist das schwere besser gelungen. Seinem bewegten romantischen Daseyn hat ein glorreicher Tod, Folge großer Opfer, das Ziel gesezt. Nie wird dort sein erlauchter Namen in

Vergessenheit kommen, so lang Griechen ein Volksnamen, Dichtkunst ein edles begeisterndes Feuer, und Dankbarkeit eine Tugend bleibt. — Und Normann wird mit ihm genannt werden; wenn schon diesen mehr das Mißgeschick, jenen mehr der hohe Sinn dahin führte! — Nur der Unterschied vom großen Vermögen zum sehr mäßigen hielt mich ab, an seiner Rolle Theil zu nehmen. Denn stets habe ich das grandiose auf der Erde geehrt und aufgesucht! Nicht als ob ich unsre Staaten-Führer tadelte. Sie wissen recht gut, was sie thun, und warum. Ich glaube aber wohl, die Stunde wird bald schlagen, wo sie sagen werden: Des Blutes hat genug geflossen. Freiheit und Unabhängigkeit ist männlich errungen. Seid unter uns willkommen und stets dieser freundlichen Aufnahme werth.

Der Freiherr von Wangenheim.

Ja nun, wir können die Opposition nun einmal in Deutschland nicht ertragen. Fürchten wir Verstand gegen Verstand gerieben, die Funken möchten zu glühend und mannichfaltig hervorsprühen? Manchmal höre ich sagen, wir hätten früher davon nichts gewußt oder gehört. Nun, in alter Zeit, die Hausmeyer gegen ihre Könige, Brüder gegen Brüder, die Söhne selbst gegen die Väter, schienen mir doch etwas von der Art.

So viele Fehden des Mittelalters, Welfen und Gibellinen, die Absetzungen unsrer Kaiser gehören in die Categorie. Carl V. mochte eine Idee von Opposition haben, als er Luthern zu Worms hörte, als er Inspruck verließ, und selbst als er abdankte. Zu Osnabrück, und wir selbst zu Rastadt, nahmen so etwas von einer Opposition wahr, wie sie der Hecht im Teich gegen die Karpfen übt. Und bei Mollwitz und Torgau hat man auch etwas brummen hören, was mir als ein Werkzeug der Opposition vorkam! — Ja das alles waren fürstliche Oppositionen! — Tell und Consorten, Huß und Ziska, Hutten und Luther, die Ohlenhausen auf den braunschweigischen Landtagen; die Niederländer sämmtlch, von Egmont angefangen; bis zu den neuesten, die sich ein zu enges Band mit Deutschland verbaten, waren alle nicht Fürsten. — Wir werden uns auch in Deutschland wieder daran gewöhnen! Wie gut, wenn eine Opposition Regeln und Standarten kennt! Und nicht im Finstern Minen legt, die Gemüther von Innen erbittert! Wie gut, wenn sie in Worten, Schlüssen und Redensarten würkt oder verhallt! Wie gut, wenn so die Gleichheit und Unabhängigkeit der Fürsten, die Aufrechthaltung des zweiten Artikels der Bundes-Akte bewährt wird! Wie gut, wenn Verstand dem Verstand, Kenntniß der Kenntniß und ein redliches Wollen dem andern entgegen tritt, und so die Wahrheit, die Ueberzeugung, die geläuterte Sprache, der Stoff der

Lehre, das ächte, gehaltvolle, entwickelte Staatsrecht an die Nation und ihre Jugend übergeht!

War Wangenheim etwa argen Gemüths? Ja, wie die Tauben, wenn sie etwas mehr Kraft und Muth hätten. Wären wir reicher, reisten wir, verkehrten wir mehr mit fremden Nationen, kein Charakter hätte dort so wohl gefallen! Grade von den Seiten, wo wir sonst nicht prangen! Munter, offen, vielseitig, bewandert in omni scibili, launig, Freund jedes geselligen Vergnügens bis zum abandon. Dennoch fleißig, fest, ja hartnäckig, und durch und durch deutsch.

Was auch das Manuscript aus Süddeutschland arges gegen mich gesagt hat, ich hatte zu Wien im wesentlichen so Unrecht nicht. Ehedem stand dort neben der Staats-Canzlei die Reichs-Canzlei. Und obgleich diese Reichs-Vicecanzler und Referendarien nicht sehr glänzten, den Typus der Seelenstärke uns nicht gaben, selten aus dem Nibelungischen Stamm und Stoff der Rüdinger zu Bechlarn genommen waren, sie waren doch da! Selbst Louis XVI. hatte noch seinen jurisconsulte du Roi für deutsche Sachen. Zu Wien, Berlin, Brüssel wären sie nicht überflüssig.

Und nun meine Schlußbetrachtung? Etwa: non ignara mali — — Nein, nicht Weibersprache, nicht malum und nicht miseri. Succurrere ganz gewiß, in jedem Verhältniß.

Nein

Nein, vielmehr damit will ich schließen — ist es Trost, oder das Aergste? — Es giebt Widersacher, denen man nicht Uebel wollen kann! Sie kennen Pflichten, und glauben Pflichten zu erfüllen. Sie sind nicht ohne Großmuth, und bieten oft die Hand. Sie sind eben so fähig guten Wink zu hören, als zu geben. Nur das sollen sie mich nicht glauben machen, daß in Deutschland immer ein guter und fester Accord bestand.

XXII.

Spanien.

Meine ehrgeitzige Absicht, für die Krone Sachsen früher und unter andern Verhältnissen nach Madrid zu gehen, habe ich nicht verhohlen; sondern mich all dem Gerede, und all dem Tadel preiß gegeben, den ich wohl vorsah. Als ich jüngst auf dem Johannisberg erschien, war davon vielfach, aber gütig und freundlich die Rede. Es ist begreiflich, daß dasselbige Zutrauen nun keineswegs mehr in mir ist. Der König war in ecclesia pressa. Seiren Maaßregeln Zusammenhang zu geben, eine Form und Wendung, die mehr Vertrauen einflößt, dessen hielt ich mich wohl fähig; wenn man nur im Pallast auf mich gehört hätte; was der Bedrängte wohl zu thun pflegt. Genug davon! Wie viel ist seitdem Blut geflossen! Die Scene hat sich freilich gänzlich geändert! Aber ist sie besser? Besser, auch in den Augen strengerer Royalisten?

Aber wir sehen nun den Vater der Königin, den Prinzen Maximilian von Sachsen, von einer Tochter begleitet dahin gehn. Eine förmlichere Gesandschaft ging ihm voraus. Ja, das ist ohne Vergleich die grö-

ßere und bessere Maaßregel. Es ist die amplificirte Erfüllung meines Wunsches.

Unmöglich kann sich der König, wie auch sein Gemüth seyn mag, selbst wohl befinden. A quel saint se vouer? mag dort die tägliche Frage, und der sächsische Prinz dieser ersehnte Schutzengel, der wahre Leibwächter werden. Denn Ferdinand VII. kommt in dem Augenblicke all meinen Ideen sonderbar entgegen, da er eine sächsische Garde stiftet! Welch Heil kann eine edle und kluge Frau bringen; wie viel besänftigen, auch nur mit der gewöhnlichen Frauen-Güte!

Unmöglich kann Ferdinand den Verdacht hegen, daß der Prinz seinem königlichen Ansehen schaden, es mehr beschränken wolle, als es europäisch und spanisch und im XIXten Jahrhundert Noth thut! Ich glaube nicht, daß der katholische Glauben zwischen diesen beiden Herrn besondre Gefahr laufe. Aber der eine wird von dem andern vernehmen, daß protestantische Unterthanen die treuesten und ergebensten sind, wenn sie wohlwollend, verständig, treulich behandelt und geführt werden. Er wird ferner hören, daß Schürze oder Hammer der Freimaurer es nicht verschuldet haben, daß man jedes andre Symbol wählen kann, um sich zu gutem oder bösem zu bereden; daß aber die Maurerei an sich keineswegs zur Empörung führt, und viele unsrer Fürsten ihr angehören. Er wird aus so königlichem Mund nicht unbeachtet lassen, daß der Terrorism nicht mehr der

Monarchie als der Democratie ziemt, sondern beide verdirbt, erschüttert, und in hassenswerthem Licht erscheinen läßt. Endlich, daß man auch mit gebundeneren Händen ächter König, wahrer Wohlthäter seines Volks seyn mag, und ein solcher im sittlichen wie im finanziellen Sinn, am meisten Credit hat.

BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Gagern, Hans Christoph <<von>>,

Der Einsiedler, oder Fragmente über Sittenlehre, Staatsrecht und Politik

Bd.: [2,1]

Stuttgart ; Tübingen 1825

Pol.g. 256 h-2,1/3
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10768856-1